



Festival TransAmériques, Montréal

#98 / Gaudet – Deflorian & Tagliarini – Kaegi/Rimini Protokoll – Béland & Dufresne
Koo – Furey – Gravel – Kramer & Monnet – Drevillon – Cox-O’Connell



Depuis sa création en 2015,
I/O Gazette a couvert plus
de **260** festivals à travers le monde.

Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitez (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Malalventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wrocław), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

ÉDITO

DE LA NÉCESSAIRE BEAUTÉ DES ZONES HUMIDES

Dans son très beau discours d'introduction, Martin Faucher, directeur du festival, scelle fermement le sort du FTA à la terre qui l'accueille. En réaffirmant comme à son habitude que nous partageons ce territoire avec les premières nations, il élargit les fondations et évoque avec gravité le désastre écologique qui mine les racines. Pour contrer toute fatalité, et dans un éclair lumineux, il propose alors, pour les deux semaines du festival, de déclarer les espaces de représentation ruches et milieux humides : « Que tous ces lieux qui se consacrent à l'art, à l'élévation de l'âme et de l'esprit, à l'avancement de la société québécoise soient farouchement protégés et favorisent l'abondance de larmes, larmes de joie et larmes de tristesse, la sueur, la morve, le sperme, les sécrétions et déjections de toutes sortes, afin que jaillisse, belle, forte, la vie sous ses formes les plus surprenantes et les plus inattendues. » Pour la troisième année, nous sommes fiers d'être associés à ce temps fort des arts performatifs d'Amérique du Nord, fiers de délocaliser notre rédaction et de dédier un numéro spécial à ceux qui se disent révolutionnaires dans un monde en révolution. Nous faisons nôtre cet appel à l'humide et tenterons par nos mots, nos tentatives d'analyse, nos enthousiasmes et nos incompréhensions de participer activement à augmenter la quantité de fluides de cette 13^e édition. Les artistes d'ici et de plus loin auront quant à eux la mission d'étancher notre soif.

La rédaction

NUMÉRO SPÉCIAL FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES Montréal, du 22 mai au 4 juin 2019

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Stefan Kaegi/Rimini Protokoll – Granma. Trombones de la Havane

Daria Deflorian & Antonio Tagliarini – Quasi niente

REGARDS PAGES 6-7

Jaha Koo – Cuckoo

Catherine Gaudet – L'Affadissement du merveilleux

Marc Béland & Alix Dufresne – Hidden Paradise

Clara Furey – Rather a Ditch

EN BREF PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10

Frédéric Gravel

MOTS D'ARTISTES PAGE 11

Lara Kramer & Emilie Monnet – This Time Will Be Different

Pascale Drevillon – Genderf*cker

Frank Cox-O'Connell – Other Jesus



« Constituons ! », mise en scène Christian Lapointe, Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, du 1er au 4 juin.
© Julie Artacho + FTA

GRANMA. TROMBONES DE LA HAVANE

CONCEPTION STEFAN KAEGI - RIMINI PROTOKOLL / MONUMENT-NATIONAL, DU 28 AU 30 MAI
(vu au festival Programme Commun, Théâtre de Vidy-Lausanne en mars 2019)

« Des petits-enfants de compagnons de Fidel Castro s'emparent de la parole de leurs grands-parents pour reconstruire la révolution cubaine... et jouer du trombone. »

RIMINI PROTOKOLL OU LA SURÉVALUATION DE LA FORME TÉMOIGNAGE

— par Marie Sorbier —

« À Cuba, on enseigne que l'histoire est faite de grands héros et de martyrs, que l'histoire avance et se développe de la répression et de l'esclavage à la liberté dans le socialisme. Je ne pense pas que ce soit comme ça. L'histoire n'est écrite ni par des héros ni par des martyrs. L'histoire est écrite par tous ceux qui la vivent. »

Ainsi s'exprime Milagro, jeune Cubaine qui s'avance en premier dans l'espace du dernier spectacle orchestré par Stefan Kaegi. Et même si, en l'occurrence, nous ne sommes pas plongés dans un dispositif conceptuel ludique ou immersif, cette création nous incite une fois de plus à nous interroger sur le théâtre documentaire et son ambition contradictoire de montrer et/ou de démontrer. D'une efficacité désormais légendaire, le collectif suisse Rimini Protokoll essaime depuis des années les théâtres et les rues du monde entier de propositions efficaces voire coups de poing, avec comme liant un rapport très ambigu au réel. Lieu commun du moment, on aime à valoriser le théâtre comme outil capable de se saisir de l'actualité, d'être en prise avec son époque et de pouvoir ainsi la dire ou du moins la rendre visible sur scène.

L'écueil de cette intention est de confondre – ou d'induire plus ou moins consciemment le public à confondre – le réel et la vérité, l'actualité et le politique (comme l'analyse Olivier Neveux notamment). Comment alors ne pas surenchérir sur une réalité déjà envahissante au point d'appauvrir les imaginaires ? La dimension documentaire sur les plateaux est-elle la mieux adaptée au besoin d'évasion, de profondeur et de poésie qui est le nôtre ?

“

Effet d'authenticité

Voilà donc ces quatre jeunes acteurs cubains non professionnels qui viennent courageusement témoigner de leur histoire personnelle et de la manière dont, chacun à sa façon, ils s'arrangent avec l'héritage encombrant et l'admiration de la défense d'une utopie portée par leurs aïeux. Selon le principe du collectif, il s'agit toujours de convoquer des « experts du quotidien » à même d'expliquer les aspects visibles ou moins visibles de l'objet qu'ils ont choisi d'explorer. Cette étape constitue, selon les metteurs en scène, l'essentiel du travail de préparation du spectacle. La mise en scène de Stefan Kaegi consiste

ensuite à trouver un dispositif propre à frapper l'imagination du spectateur. Il ne se considère pas tant comme un metteur en scène que comme un concepteur de dispositifs permettant de donner à voir une réalité documentée. Usant d'un « matériau documentaire authentique », ce théâtre se situe donc dans le registre du vrai et non du vraisemblable. Le parti pris en faveur des « vraies gens » est non seulement dramaturgique mais également scénique. On l'aura bien compris pourtant, il faut convaincre le spectateur qu'il ne s'agit pas d'une fiction. Le réel fait ainsi effraction sur scène sous la forme du témoignage, l'effet d'authenticité s'alimente régulièrement quand par exemple nos quatre protagonistes dialoguent et interagissent par écrans interposés avec leurs grands-parents à La Havane. C'est pour de faux mais ça fait vrai. Nous aurions tendance alors à nous rallier à l'invective de Jacques Delcuvellerie, quand il fustige ainsi « l'étonnante surévaluation de la forme témoignage, de son hégémonie et surtout de son inscription dans le code du politiquement correct actuel, à savoir : livrez-nous des récits, ne nous faites pas la leçon ». Reste pour le public un attachement sensible à ce quatuor armé de trombones, qui malgré des passages d'ennui se livre avec générosité.

FOCUS —

QUASI NIENTE

CONCEPTION DARIA DEFLORIAN & ANTONIO TAGLIARINI / USINE C (Vu au Théâtre de la Bastille, Paris, en octobre 2018)

« Deflorian et Tagliarini poursuivent leur incursion au cœur de vies invisibles. Ils s'inspirent du film d'Antonioni, "Le désert rouge", et dépeignent délicatement une femme à la dérive. »

RIEN C'EST DÉJÀ BEAUCOUP

— par Mathias Daval —

Après « Reality », « Ce ne andiamo... » et « Il cielo non è un fondale », Deflorian et Tagliarini continuent de se confronter à la représentation du mal-être, avec un spectacle inspiré d'Antonioni et porteur d'une mélancolie douce.

Il y a dans le travail du duo italien la volonté sans cesse régénérée de se confronter à la béance laissée par notre rapport au réel. Cette déchirure oscille entre la part intime et la part sociale ; elle s'interroge, abruptement, sur le rôle des forces de l'intérieur et notre propre capacité morbide à dramatiser, malgré nous, nos existences, ou de celles qui viennent nous compresser depuis l'extérieur, qu'elles soient politiques, sociales ou économiques, sans que l'on sache bien démêler les unes des autres. C'est ce même mouvement dialectique qui anime « Désert rouge », représentant la sidération neurasthénique de son héroïne, et l'on comprend que ce jeu de résonances ait été le point de départ de « Quasi niente ». Dans le film, la Giuliana campée par Monica Vitti avec son austérité habituelle déambule dans

une réalité à la fois d'une concrétude moderne implacable – les vastes étendues industrielles mortifères de la banlieue de Ravenne – et en même temps d'une abstraction tout aussi effrayante, nimbée d'une brume et d'un jeu de couleurs surnaturel, traduit ici par une immense toile translucide tendue en fond de scène, qui se teinte par moments de ce vert abyssal si caractéristique de la pellicule antonionienne...

“

Pouvoir rédempteur de la parole

Pas plus que dans le très décousu « Il cielo non è un fondale » on ne trouvera ici de fil narratif, comme le déplore avec ironie l'une des comédiennes. C'est un travail de la voix, de l'intime, de l'acteur. Les trois femmes, autant d'incarnations de Giuliana à des âges différents, et les deux hommes – cinq acteurs impeccables d'une sobriété et d'une justesse minutieuses – déballetent leurs névroses dans cette séance de psychanalyse en public, ces confessions dans les flots des-

quelles s'abandonne – ou se noie – le spectateur... Perdus dans leurs atermoiements intérieurs, ils se rattachent tant bien que mal à une réalité fragmentaire, matérialisée sur le plateau, au milieu d'une scénographie minimaliste, par trois ou quatre meubles qui leur servent de points d'ancrage éphémères, des souvenirs auxquels ils se rattachent tant bien que mal. « Il y a quelque chose de terrible dans la réalité et je ne sais pas ce que c'est » : si la sentence clé de « Désert rouge » est représentée dans toute sa froideur dépressive, elle n'y est toutefois pas confinée, car il y a toujours chez Deflorian et Tagliarini la lueur d'un salut possible. Ce salut intervient grâce aux brèches lumineuses créées par l'humour des incursions métathéâtrales et la légèreté salvatrice des chansons de Francesca Cuttica ponctuant le spectacle ; mais il tient surtout à l'essence même du théâtre et au pouvoir rédempteur de sa parole. Ce « pas tout à fait rien », germé dans nos âmes au plus profond de cette prison de fer noir qui nous semble, parfois, être notre habitat familial, est l'embryon de toutes les transfigurations.



« SOIFS Matériaux », mise en scène Stéphanie Jasmin et Denis Marleau, Théâtre Espace Go du 31 mai au 3 juin © Stéphanie Jasmin

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

CUCKOO

MISE EN SCÈNE JAHA KOO / PLACE DES ARTS, DU 30 MAI AU 2 JUIN
(Vu au Festival Parallèle, Marseille, en février 2019)

« Un portrait doux-amer de la vie d'un jeune Coréen avec trois cuiseurs à riz de la populaire marque Cuckoo qui discutent, s'engueulent, chantent. »

LE MONDE EST UN RICE COOKER ET CHACUN DE NOUS, UN GRAIN DE RIZ (PROVERBE ORIENTAL)

— par Augustin Guillot —

1997. La crise économique se saisit de l'Asie, et les dragons assombrissent en direction de l'Occident. Pour la Corée du Sud, jackpot, c'est l'intervention du FMI. Le pays se voit alors administrer une médecine à l'ancienne, à coups de grandes saignées : libéralisation, restructurations, licenciements, restrictions budgétaires. Pourtant le corps profané se rebiffe : si le sang doit gicler, alors autant qu'il gicle dans la grande beauté de la révolte. Manifestations et émeutes resurgiront donc tout au long des années 2000. Et les images de ces violences sont là, projetées en fond de scène dans un montage ultradynamique, tandis que l'on écoute le récit tranquille d'un jeune homme - Jaha Koo, la petite trentaine, qui, sur le plateau, est entouré de trois rice cookers déblatérant sur les malheurs de leur existence technologique. On aurait pu redouter que la pièce se transforme alors en simple espace de dénonciation (de l'impérialisme américain, du système économique et même - voyons grand - de la solitude moderne et de la déshumanisation du monde). Mais l'artiste ne se complait pas dans ce rapport d'immobilité tautologique entre la scène et le public, et par lequel on se contente bien souvent de vouloir convaincre un spectateur qui de toute évidence l'était déjà (proximité idéologique et culturelle oblige). Car

pourquoi Jaha Koo nous parle-t-il de cette crise ? Chose lointaine pour lui-même, connue sans grande conscience - en 1997, il était encore au seuil de l'adolescence. C'est en réalité un événement intime qui l'y ramène. Le suicide récent d'un ami. Tristesse de la perte. Tristesse de ce que la perte révèle en nous - la solitude, la faiblesse, la précarité. Alors pourquoi cette mort ? Question assaillante à laquelle il sait ne pas pouvoir répondre. Et pourtant il y a bien dans cette mort, sans qu'elle puisse s'y réduire, quelque chose d'un malheur collectif - des tristesses liées mais inconscientes de leurs liens, des tristesses qui ne sont pas encore devenues communes. Il y a donc bien quelque chose dans cette mort qui relève d'une investigation politique et par là d'une histoire. On se rend alors compte que, en esquissant le destin de la Corée depuis 1997, Jaha Koo ne nous retrace pas le passé (il y a des livres savants bien plus précis et rigoureux pour ça) mais montre ce que ça fait de retracer l'histoire, ce que ça produit en nous. Bref, adoptant une conception très spinoziste de la connaissance, il met en scène la démarche de compréhension qui fut la sienne face au vide : faire des connexions, exhumer des causes, lier des douleurs pour trouver une joie qui malgré tout nous sauve.

L'AFFADISSEMENT DU MERVEILLEUX

CHORÉGRAPHIE CATHERINE GAUDET / THÉÂTRE ROUGE DU CONSERVATOIRE, DU 28 AU 31 MAI

« La chorégraphe Catherine Gaudet sonde l'élan vital. Ode à la beauté du vivant jusque dans la mort. »

DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ

— par Victor Inisan —

Et que d'efforts luisants avant d'envisager le réconfort - et encore, sa lucarne miteuse : car l'« affadissement du merveilleux » épuise les corps, qui, au souvenir d'un paradis perdu, cherchent une harmonie chorégraphique fichue d'avance. D'un groupe qui voudrait rester groupe par-delà l'émancipation ; autant d'un troupeau qui quémande une âme. Cinq interprètes tentent pourtant l'aventure : les voilà qui désirent dé-chainer leur connivence édénique - ils ouvrent leurs pupilles et, osant se séparer les uns des autres, ils entament le mouvement de leur propre naissance en même temps que la danse s'exhume pour le spectateur. Ils souffrent, dirait-on : ils crient bêtement tel le bébé qui avale sa première bouffée. Très vite, ils veulent

s'accoler à nouveau aux camarades, ceux qu'ils ont lâchés par une curieuse tentation. À l'œuvre donc, un groupe déformé qui souhaite se reformer : ainsi d'une chorégraphie dans laquelle chaque conflit est séductif et chaque séduction décevante... À l'image d'un démembré machinique qu'il faudrait réparer (elle est bien là, la direction dramaturgique) ; sauf que l'homme est terriblement fragile : les figures de chair, de plus en plus déchirées d'expression, traversent monts et douleurs pour retrouver l'Éden perdu. Double chemin : découvrir les lignes de son propre corps, apprendre à les (re)connaître, et expérimenter en même temps l'élan vital pour les relier à celles d'autrui. Y parvient-il, l'homme, en fin de compte ? Certes, quelques ententes en duo s'ébauchent...

Mais, caricaturales à dessein, elles ne prévoient que leur propre échec - et lorsque deux et deux font bien quatre, c'est le paria condamné à subir son exclusion du groupe que l'on contemple. Car au fond, dans « L'Affadissement du merveilleux », le moment parfait est à chercher « avant » - avant la dissociation du Grand Tout. Quand les danseurs, paupières closes, baignent encore dans le plaisir d'un balancement intuitif (sans qu'ils aient le recul pour le mentaliser)... Avant qu'ils ne se propulsent hors d'eux-mêmes : avant qu'ils n'existent. Précisément : ils sont encore émancipés de leur propre désir d'émancipation, nageant dans l'ataraxie. Que d'étapes inutiles donc : Catherine Gaudet chorégraphie le spectacle d'une séparation qui se regrette presque à l'immédiat - animée

de désirs holistiques qu'il faudrait agrémenter d'un atout inexpugnable, la conscience. Eh ! Qui ne rêverait pas de retourner au paradis après en être sorti ? Pauvres Sisyphe : le chemin phénoménologique tombe à l'eau, et les danseurs terminent salement coincés dans une contraction limbique, qui leur offre à peine le repos d'un hiératisme tout à fait contraire à l'habile fluidité des mouvements originels. « N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ! » écrit Cioran. Le « merveilleux », ou l'origine ; l'« affadissement », ou ce qui s'ensuit et s'enfuit donc... À quoi peuvent-ils bien songer, ces tristes hères injustement éjectés du liquide amniotique ?

REGARDS

HIDDEN PARADISE

CONCEPTION MARC BÉLAND & ALIX DUFRESNE / MONUMENT-NATIONAL JUSQU'AU 28 MAI

« 9 février 2015, une entrevue radiophonique de Marie-France Bazzo avec le philosophe Alain Deneault sur l'évasion fiscale. Une chorégraphie virulente et ludique sur fond d'indignation. »

COMMENT INCARNER LES PARADIS FISCAUX

— par Marie Sorbier —

C'est une pièce plus complexe que ne le laisse appréhender une première lecture en surface. Car tout ici est affaire de frontières symboliques et de la possibilité ou non de les traverser. L'espace de jeu, délimité par un marquage au sol comme une arène ou un terrain de lutte, devra dès le prologue faire face à des ennus de dimension ; le tapis censé le recouvrir sera inéluctablement trop petit et posé à l'envers. Dans cette image primordiale, le duo québécois Alix Dufresne et Marc Béland matérialise

avec humour et légèreté la force irrépressible de ce rouleau compresseur qui va bientôt s'abattre sur leurs mots et leurs corps et affirme d'emblée que les délimitations imposées par les règles sociétales ne semblent pas avoir d'effectivité dans la réalité. Dans une boucle répétitive, l'interview radiophonique d'un expert de l'évasion fiscale va servir de sédiment à ce travail scénique ; matériau à la fois informatif et plastique, il ne cessera d'être malaxé, accéléré puis ralenti, ingéré et totalement absorbé par les corps des interprètes, qui vivent ainsi au premier

degré l'expression éculée « incarner son texte ». S'enchaînent alors des séquences, drôles, performatives puis quasi monstrueuses, où tout se démembré, se délite et semble se transformer en cauchemar obsessionnel. Le concept formel, absurde dans sa construction, pousse le spectateur à entendre, à comprendre, à ressentir puis à assimiler l'absurdité du système bancaire. La vulgarisation des propos, limpides et didactiques, prend au fil de la représentation une dimension métaphysique, traversant les cerveaux pour s'implanter dans la concrétude

des corps qui se confrontent sans cesse à plus de contraintes, de silence voire de vide. L'intelligence de cette mise en scène est justement de ne pas assener un discours militant ou engagé mais de déplacer le nœud de la problématique dans une intimité et un rapport très immédiats à nos vies. Ce qui pourrait nous sembler loin, ce qui ne nous concerne pas directement, se trouve alors matérialisé sur le plateau, et l'intention potache prend soudain une nécessaire dimension tragique.

RATHER A DITCH

CHORÉGRAPHIE CLARA FUREY
LA CHAPELLE-SCÈNES CONTEMPORAINES, DU 26 AU 30 MAI

« Clara Furey dirige Céline Bonnier dans un solo sensoriel, viscéral et existentiel, faisant résonner le silence d'une solitude profonde. »

LE NOIR QUI MANQUE À LA LUMIÈRE

— par Marie Sorbier —

Vient d'abord le concept. L'idée de départ proposée aux artistes par Olivier Bertrand, directeur de La Chapelle-Scènes contemporaines de Montréal, est de se servir d'un album de musique comme point d'ancrage d'une création scénique. Et c'est avec « Different Trains », de Steve Reich - œuvre composée en 1988 pour quatuor à cordes et bande magnétique -, que la chorégraphe Clara Furey nous invite à une méditation philosophique. Sans qu'il s'agisse pour autant d'un spectacle autour de l'Holocauste, le poids de l'histoire sainte dans chaque élément très plastique qui habite le plateau. Un mur en fond de scène comme une accumulation dense de feuilles calcinées, noir comme les souvenirs, épais comme une forêt maudite, profond comme le trou noir qui suit le chaos, sera le lieu de toutes les projections, la lumière venant parfois esthétiser l'abîme. Céline Bonnier tente alors de dialoguer avec le silence qui fait

écho à la musique de Reich. Dans un langage chorégraphique minimaliste, elle donne un corps aux hypothèses, devenant le train, devenant la machine à broyer, refusant les parures de deuil sans pour autant résister à l'appel de l'engloutissement. En résulte une pièce qui, si elle interpelle sur le sujet et les choix dramaturgiques audacieux, laisse à distance le spectateur, qui lutte pour rester présent à ce qui se joue. La scène inaugurale, qui, par sa beauté formelle - un grand voile noir agité comme un drapeau ou un linceul moule la silhouette, laissant entrevoir alors par fulgurances une figure drapée comme une statue de gisant hurlant dans la nuit -, happe attention et émotion, suffirait presque à traduire les intentions. Les développements qui suivent s'étendent, s'épanchent aussi, et diluent peu à peu la force de cette première image.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

KALARUTA REPUBLIK

Un petit groupe se prépare au combat dans une danse précise et obstinée. Quelle insurrection fomentent-ils sur la musique envoûtante et répétitive de Fela Kuti ? La chorégraphie se construit tout en tension : appuyés sur les genoux, épaules en avant, mains sur la défensive imitant des karatekas sur le qui-vive. Mais la lassitude guette les danseurs dans cet espace clos et sulfureux où les sens sont troublés par la consommation de marijuana. La chorégraphie illustre bien les élans et les empêchements de l'utopie artistique et démocratique portée par Fela Kuti et les habitants de la Kalakuta. Chaque danseur est marqué sur la peau par une tache de gouache : rouge, bleu, blanc, jaune, autant de couleurs qui rappellent aussi bien les peintures corporelles des sociétés tribales que les couleurs primaires de certaines toiles contemporaines. Serge Aimé Coulibaly est passé maître dans l'art de brouiller les pistes : sa chorégraphie mélange avec subtilité les codes africains traditionnels avec des références occidentales. Mention spéciale à la performance sensuelle et nerveuse de la charismatique Antonia Naouele. *Inès Coville*

CHORÉGRAPHIE SERGE AIMÉ COULIBALY
— MONUMENT-NATIONAL —
(Vu au Festival d'Avignon en juillet 2017)

BACCHANTES

Sur scène, huit danseurs et cinq trompettistes prêtent corps à sa vision des compagnes dionysiaques, délaissant l'image traditionnelle des bacchantes antiques. La fête collective orchestrée par la chorégraphe capverdiennaise va puiser au-delà de nos aspirations référentielles : elle nous convie à un lâcher-prise contagieux où la joie l'emporte sur l'angoisse. Délaissant la narration euripidienne, la chorégraphe explore les possibilités d'un grand domino associatif de séquences qu'elle développe puis casse, dans un ballet d'images frappantes, multipliant les références (Béjart et son « Boléro »...) Fidèle à sa pratique plastique, Freitas choisit de ne pas incarner l'hubris, la démesure des bacchantes. Ses bacchantes sont mécaniques, asexuées, elles portent des uniformes de travail stricts. La débauche chaotique traditionnellement associée aux compagnes ivres de Dionysos est remplacée par un joyeux bordel organisé, un cocktail qui dynamise mais ne grise pas complètement. Ces personnages grimés à la démarche d'automate et aux grimaces grotesques n'ont rien d'hystérique ou de cruel. Le quatrième mur résiste aux incursions plus osées, comme le twerking sauvage d'un des danseurs à l'avant-scène. Le point d'orgue de cette symphonie organisée est la surprenante vidéo d'un accouchement sans aucune médicalisation : une femme met simplement au monde son enfant. Juste retour à la « Naissance de la tragédie » de Nietzsche, réinventeur du concept des bacchantes, comme un cordon ombilical entre Dionysos, le dithyrambe des origines obscures, les bacchantes fardées et stérilisées de Monteiro Freitas et les spectateurs, humains mis à l'épreuve cathartique de la performance. *Daphné Liégeois*

CHORÉGRAPHIE MARLENE MONTEIRO FREITAS
— MONUMENT-NATIONAL, DU 2 AU 3 JUIN —
(Vu au KunstenFestivaldesarts, Bruxelles, en mai 2017)

PUT YOUR HEART UNDER
YOUR FEET... AND WALK

Steven Cohen crée une cérémonie baroque et spirituelle donnée en la mémoire de son compagnon disparu. La flamboyance de l'artiste hors norme demeure dans une proposition néanmoins teintée de deuil et de douleur. Élu était danseur, c'est pourquoi des chaussons de ballerine sont disposés sur le vaste plateau blanc bientôt recouvert d'une épaisse fumée. Ayant troqué ses habituels talons hauts pour des semelles compensées en forme de petits cercueils, Steven Cohen se déplace lentement. Soutenu par des béquilles, il porte et traîne le poids de la perte et la souffrance inhérente. Celle-ci se voit redoublée dans un film d'une densité tragique où le performer évolue dans un entrepôt d'abattage de bovins. Sa silhouette pâle et gracieuse enrubannée d'un tutu virginal côtoie les carcasses de viande dépecée et le sang qui giclé et le macule. L'évocation puissante et sensible de son ami se clôt sur un geste fou, indescriptible, absolument extrême et sûrement salvateur. Steven Cohen, qui a toujours fait de son corps une œuvre d'art sublime et écorchée, s'offre cette fois en tombeau renfermant ce qui reste d'Élu en lui. *Christophe Candoni*

CONCEPTION STEVEN COHEN
— USINE C JUSQU'AU 29 MAI —
(Vu à Montpellier Danse en juin 2017)

EN BREF

MAY HE RISE AND SMELL
THE FRAGRANCE

Après les éblouissants « Fatmeh » et « Leila se meurt », présentés il y a trois ans au Festival d'Avignon, Ali Chahrouh proposait l'année dernière la dernière partie de sa trilogie autour du deuil. Disons-le tout de go : celle-ci est sans doute la moins construite des trois spectacles du jeune Libanais, qui semble cette fois privilégier un enchaînement de tableaux à une dramaturgie globale plus propice à emporter le spectateur. On pourrait le déplorer si cela empiétait ne serait-ce qu'un tout petit peu sur son incroyable pouvoir suggestif, mais celui-ci, malgré tout, reste parfaitement intact. Construit comme un long oratorio tenu de bout en bout par la musique d'Ali Hout et Abed Kobeissy, et la voix transcendante de Hala Omran, « May he rise and smell the fragrance » réussit presque instantanément à nous plonger dans cet état de presque transe propre aux rituels de tradition chuite, où le chorégraphe puise son inspiration. Ali Chahrouh aime dire que la danse n'est pas forcément un langage international, mais qu'elle est toujours ancrée dans un contexte culturel : celui qu'il nous propose est le sien, et sa présence charismatique (il est le seul danseur sur le plateau), tout en finesse et en simplicité, irradie la scène et nous perce droit au cœur. *Youssef Ghali*

CHORÉGRAPHIE ALI CHAHROUH
— PLACE DES ARTS —
(Vu au Festival d'Avignon en juillet 2018)

PLUS DE FTA

UNFOLD / 7 PERSPECTIVES

CHORÉGRAPHIE DANIELÉ DESNOYER

« Danièle Desnoyers teste la résistance du corps et les limites de l'équilibre. Magnétique et puissant, "UNFOLD / 7 perspectives" captive par sa finesse et sa furieuse énergie. »

Edifice Wilder - Espace danse Studio-Théâtre des Grands Ballets, du 30 mai au 1er juin.

INNERVISION

CHORÉGRAPHIE MARTIN MESSIER

« Tel un chef d'orchestre, Martin Messier dirige en direct, au cœur du Quartier des spectacles, 60 danseurs dans un grand ballet de fin du monde. »

Place des Festivals, du 29 mai au 1er juin.

CUTLASS SPRING

CHORÉGRAPHIE DANA MICHEL

« Au pays de la sexualité, l'artiste caméléon Dana Michel cherche à se réapproprier ses pulsions endormies. Un regard inattendu et perçant sur la libération d'un corps. »

Théâtre Prospero, du 31 mai au 3 juin.

SOIFS MATÉRIAUX

TEXTE MARIE-CLAIRE BLAIS / MISE EN SCÈNE
STÉPHANIE JASMIN & DENIS MARLEAU

« Un puissant voyage théâtral : réunissant plus de 25 interprètes, Denis Marleau et Stéphanie Jasmin réinventent pour la scène l'univers foisonnant et fabuleux de Marie-Claire Blais. »

Théâtre Espace Go, du 31 mai au 3 juin.

CONSTITUONS !

CONCEPTION CHRISTIAN LAPOINTE

« L'intrépide Christian Lapointe mobilise citoyens, légistes et experts pour doter le Québec d'une constitution fictive... mais véritable. Un projet théâtral d'une ambition renversante ! »

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, du 1er au 4 juin.

FEAR AND GREED

CONCEPTION FRÉDÉRIC GRAVEL

« Frédéric Gravel en solo : sa vision déjantée du monde, son ironie, ses questions sans réponses, sa gestuelle singulière, sa guitare et son attitude pop. »

Usine C, du 1er au 4 juin.

SPEED GLUE

CHORÉGRAPHIE SIMON GRENIER-POIRIER &
DORIAN NUSKIND-ODER

« Des champions nationaux de ping-pong jouent sans l'envie de battre l'adversaire. Pour la beauté du jeu. Un ballet inusité où tout le monde gagne. »

La Chapelle - Scènes Contemporaines, du 1er au 4 juin.

OFFTA
Festival
d'arts
vivants
13^e
édition
24.05 —
02.06.19

Jean-Philippe Baril Guérard
Claudiel Doucet +
Cooper Lee Smith
Simon Portugal
Dayna McLeod
Mardon + Mitsuhashi
Mai Thi Bach Ngoc Nguyen
Alegría Gobeil +
Alex Pouliot +
Ariane Gagné +
Camille Blais +
Corinne Asselin +
Frédérique Chassé +
Guillaume B.B. +
Juan Antonio Bonillo +
Michaëlle Morasse +
Sascha Cowan
Sam Bourgault +
Magali Casaubon +
Emma Fougues +
Isabella Leone +
Madeline Joyce Smart +
Leyla Sutherland +
Eryn Tempest
Anita Rochon | The Chop
Mathilde Maillard
Erin Hill
Audrée Lewka et les Lewski
projets hybrides
Boris Dumesnil-Poulin
Maude Arès
Olivier Arteau | Théâtre Kata
Jean Bui +
Sydney McManus
Marilou Craft +
Chloé Savoie-Bernard
Daina Ashbee
Antoine Charbonneau-Demers

LA
RO
TONDE

RENCONTRER
L'ART
CHORÉGRAPHIQUE

19-20



LAROTONDE.QC.CA
418 649.5013

PHOTO : LES CORPS AVALÉS, UNE CHORÉGRAPHIE
DE VIRGINIE BRUNELLE. CRÉDIT : RAPHAËL OUELLET



EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Frédérick Gravel —

Justement, m'est avis qu'on attend beaucoup de gens qui ne livreront pas. On attend que ceux qui ont créé cet ordre du monde soient ceux qui nous en sortent. On attend de cesser de croire à cette façon de voir, de cesser de croire les slogans creux, de cesser de croire que tout ça a un sens.

Alors qu'il serait temps de croire à quelque chose d'autre. Puisqu'il nous est impossible de ne pas avoir la foi, il est temps de la changer. Il est temps d'avoir foi en une nouvelle conscience collective. Il est temps de croire que nous pouvons être à la hauteur.

On attend que les choses aillent encore plus mal, trop mal, on attend le point de rupture. Alors que nous avons déjà assez attendu, que nous avons déjà bien assez perdu de temps et de sens. Nous avons déjà perdu la faculté de parler autrement qu'en termes de produits, de rendement, de performance.

La santé, l'art, l'enfance, tout se discute comme sur les rapports de pointage des indices fluctuants de Wall Street.

On attend le sauveur, on attend la solution. Ça ne viendra pas. Pas de sauveur, pas de solution.

Il y a nous. Il y a des possibles. Si quelqu'un vous promet le salut, ne le croyez pas.

Tout sera toujours à faire, à refaire, à recommencer. Il faut s'y attendre.

Il est peut-être mieux d'attendre de bien avoir compris ça... »

Chorégraphe et musicien, Frédérick Gravel présente « Fear and Greed » au FTA (Usine C, du 1er au 4 juin).



« CUTLASS SPRING », conception Dana Michel, Théâtre Prospero du 31 mai au 3 juin © Florian Sumi

I/O Gazette n°98 — 28.05.2019
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel 75005 PARIS
SIRET #81473614600014
Imprimeur : Publications Lysar inc. - courtier
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80
Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint, Jean-Christophe Briançon jcbriancon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Inès Coville, Sébastien Descours, Youssef Ghali, Victor Inisan, Augustin Guillot, Daphné Liégeois
Photo de couverture (c) Meryl McMaster, « Depuis un endroit toujours inquiet », 2019. Avec l'aimable autorisation de l'artiste, de la Stephen Bulger Gallery et de Pierre-François Ouellette art contemporain.

L'HUMEUR

« On ne peut arriver à la beauté qu'en éveillant le désir de la beauté. »

Isadora Duncan

EN TOURNÉE

ANTIOCHE
MISE EN SCÈNE MARTIN FAUCHER
FESTIVAL D'AVIGNON DU 5 AU 26 JUILLET 2019 (11 · GILGAMESH BELLEVILLE)
(Vu à Paris au Théâtre Paris-Villette en mai 2019)

Dans un pavillon de la banlieue québécoise, gris, devant lequel est garée une voiture, grise, qui emmènera chaque matin à un job sans odeur ni saveur et ramènera le soir la mère. La fille, elle, essaie de se faire une place dans un monde qu'elle vomit et qu'elle consomme. Sans véritable prise sur le réel, elles s'abandonnent toutes deux aux écrans qui occupent l'espace. Les liens se font virtuels. D'autant plus puissants et tentateurs qu'ils ne permettent qu'une relation désincarnée avec les tiers, sans odeur, sans saveur, sans vérité. La fille convoque un personnage à son image, Antigone, morte emmurée il y a deux mille cinq cents ans pour cause de révolte un peu trop appuyée, un peu trop affirmée. Jimmy Cricket acide et insolente, Antigone est là pour marquer la répétitivité des histoires, de l'histoire. La fille finit par fuir, rejoindre Daesh, trouver un sens, s'abandonner à cet amoureux virtuel qui a sûrement un sourire si doux et des mains si belles. Qui l'emmènera dans les contrées d'Orient, où elle trouvera un sens. Arrivée à Antioche, elle croise le fantôme de sa mère, immigrée inverse vingt ans plus tôt, fuyant l'odeur de la mort qui imprègne tout le pays. C'est une pièce qui traite de l'inéluctable, du répétitif, de ce moment de la vie où la sensibilité devient tellement extrême que tout doit changer, qu'importe le danger, qu'importe la mort. Qui donne une légèreté et un rire, en contraste bienfaisant avec l'angoisse exprimée, qu'accroissent encore l'énergie joyeuse et la présence puissante des trois actrices. Mention spéciale à Sarah Laurendeau, qui explose en Antigone gouailleuse, irrévérencieuse (elle ira jusqu'à refuser le repos éternel...) et très drôle. Au final, une bouffée d'énergie rageuse et joyeuse qui fait un bien fou malgré la gravité des sujets. **Sébastien Descours**

LARA KRAMER & ÉMILIE MONNET : « THIS TIME WILL BE DIFFERENT »

CONCEPTION LARA KRAMER & ÉMILIE MONNET / MONUMENT-NATIONAL, DU 1ER AU 4 JUIN

« Dénonçant le statu quo envers les peuples autochtones canadiens, cette installation-performance crée un lieu décolonisé où toutes les générations réunies reprennent possession de leurs histoires. »

Durant notre performance, un enfant déchire les pages du rapport issu de la Commission de vérité et de réconciliation du Canada. Le geste, répétitif, fait écho à l'histoire répétitive de commissions et d'enquêtes mises en place par le gouvernement canadien au sujet des peuples autochtones. Le gouvernement s'engage, fait des promesses, mais ces mots ne sont suivis d'aucune action, ils sont comme de la poussière dans le vent. L'idée de déchirer les pages du livre renvoie à cette répétition de mots, de publications pour satisfaire la bonne conscience gouvernementale, qui ne mène à aucune véritable réparation. On renvoie les pages déchirées à leur futilité : ce

n'est que du papier, rien qui puisse transformer de façon concrète la vie des gens. Notre travail consiste à rester sceptique et à remettre en question le langage et ce qu'il sous-tend, notamment celui qu'utilise le gouvernement. Une fois que la culture dominante a été mise en place, il ne sert à rien de la rejeter. Pour parvenir à un changement de paradigmes, la culture colonisatrice devra renier une grande partie d'elle-même. Éradiquer les cultures autochtones a été bénéfique pour le Canada et continue de l'être, et la situation ici est désastreuse. Il s'agit d'un système d'apartheid. La notion actuelle de réconciliation perpétue l'effacement des droits territoriaux des autochtones. La performance offre un prisme pour mieux comprendre

cette réalité et ses impacts sur plusieurs générations. Nous cherchons à ouvrir un dialogue. Comment parler de réconciliation si les conditions de vie des enfants autochtones ne cessent de se détériorer ? La performance prend la forme d'une installation sonore immersive, mais elle se veut aussi un espace de communion, de partage collectif. Nous voulons mettre en scène une narration dans laquelle tous les collaborateurs sont impliqués. Ce n'est plus notre seule vision artistique, notre création, mais une position collective qui porte toute la communauté. Nous ne sommes pas des nations figées. C'est une manière de partager la beauté de notre survie à travers le récit de nos histoires, qui incarnent le passé, le présent et le futur. »

MOTS D'ARTISTES

PASCALE DREVILLON : « GENDERF*CKER »

CONCEPTION PASCALE DREVILLON & GEOFFREY GAQUÈRE
EDIFICE WILDER, DU 31 MAI AU 3 JUIN

« Performeuse et activiste, Pascale Drevillon fait exploser notre vision d'un monde binaire. Explorons avec elle le spectre des genres possibles. »

Où commencer le voyage quand on ne connaît pas notre destination ? Dans ces cas les plus anxiogènes où je crée à partir du vide, à partir d'une idée lointaine, quand tout est à inventer... Par où commencer ? Étrangement, partout à la fois. Faire un peu de tout en même temps, et laisser le chaos créatif se manifester et prendre toute la place. Annuler des rendez-vous, refuser des opportunités. Laisser la création prendre le dessus, comme la nature sur des ruines abandonnées. Me laisser guider par mon instinct de sorcière... Difficile de ne pas plonger dans l'ésotérisme quand on parle d'art. Pourtant, une action après l'autre, en se laissant entièrement porter par le vent, on réalise en regardant derrière qu'on est déjà en train de tracer un chemin. La chose a son propre souffle, le projet nous dicte ses intentions. La peur et l'angoisse m'envahissent si facilement, rapidement, et de façon souvent foudroyante. Les traumatismes du passé, mes doutes et ceux des autres, la voix des oppresseurs : le désespoir comme une mauvaise habitude. Parfois le désir de créer est étouffé par la souffrance. Il n'y a que le temps qui peut prouver notre détermination. Malgré la volonté qui fléchit, la création me prie chaque fois de relever le défi. Pour une centième fois, j'accepte d'avancer parmi les ronces, de faire face à toutes les peurs et de laisser la création me guider, de façon organique. Ce qu'elle fait. J'avance donc, même dans la noirceur, et l'œuvre commence à prendre forme. Une forme qui se dessine et qui commence à se préciser. Alors arrive le déchirement, quand l'œuvre sort enfin de sa créatrice et me contemple, quand elle me force à développer un esprit critique pour poursuivre le travail et continuer de faire grandir la chose qu'elle deviendra. Le dernier modelage... ou peut-être pas, si la forme refuse de se figer et exige de vivre en constante évolution. C'est le cas parfois, avec l'art vivant. Il s'enflamme de différentes façons, dépendant des regards, des vents qui l'alimentent et des terres fertiles qu'il peut dévorer. »

FRANK COX-O'CONNELL : « OTHER JESUS »

TEXTE EVAN WEBBER / MISE EN SCÈNE FRANK COX-O'CONNELL
EGLISE SAINT-JAX, DU 29 AU 31 MAI

« Une église. Un collectif présente sa vision décalée de nouveaux apôtres spirituels. Mélange de scènes pascales version grunge et de bazars de sous-sols d'églises, voici Jésus, circa 2019. »

Our show "Other Jesus" is an attempt to believe in something and to belong to something when you're living in moments of great change. My friend Evan wrote the text when he was going through a lot. The draft I read was a sort of awkward first pass, but it captured something special--something about this struggle to believe and to belong. Two years ago we took this unedited draft and staged it with a big group of exceptional artists, friends of ours in Toronto. We worked in St. Matthew's United Church, two blocks from where I grew up. The sanctuary was available, it sits empty a lot of the time, though the rest of the building is busy. It's a church whose worshiping congregation has dwindled but whose community programs are vital to the neighbourhood. On the night of our dress rehearsal my guitar got stolen - someone from one of the outreach programs in the basement had come up and swiped it. I got upset - it was a gift from my father and meant a lot - but I had to do the show so I put on my pageant costume and kept working. We had adapted costumes pieces that were loaned to us by St. Matthew's where they are worn each year at Christmas and Easter. We were using these elements of pageant to give form to our questions. When we returned to the show to stage this remount this year, we got to work again in St. Matthew's. We were setting up to do a dress rehearsal a couple of days ago and Evan was on the phone, our stage manager Marinda was annoyed. It was a collection agency calling, they were looking for his father who died last year. They wanted money, or at least to know where they could find Evan's dad. He told them, "I don't have time for this, I'm wearing a poncho from an Easter pageant holding an electric guitar and my friends need me." I laughed. There is something about our process itself that speaks to the theme of the piece: how this crazy act of a group of friends putting on a play continues to be a search to believe in something and to belong to something. »

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



Danse + Théâtre

22 mai au
4 juin 2019



Conception : Compagnie et cie
Photo : Yves Renaud